

MIGRATIONS ET DÉPLACEMENTS - FRANCE

## Migrants et personnes en situation de précarité : ce que se vêtir veut dire

Entre contraintes matérielles, affirmation culturelle, désir d'intégration et goût personnel, la façon de s'habiller recèle nombre d'enjeux pragmatiques et symboliques pour les migrants et les personnes en situation de grande précarité. Enquête sur des choix de vêtements qui n'ont rien d'anodin.

**Emmanuelle DURAND**, docteure en anthropologie, chercheuse postdoctorale (Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux-EHESS, Laboratoire d'économie et de sociologie du travail, CNRS-Aix-Marseille Université) est chargée d'enseignement à l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles. Ses travaux se concentrent sur la matérialité du monde socio-politique telle qu'elle apparaît à travers les objets et les déchets et plus particulièrement dans les filières du textile usagé. Outre l'enquête, sa démarche anthropologique mobilise films et pratiques artistiques.

### Contextes et enjeux humanitaires et sociaux

Le pouvoir agissant et la dimension signifiante du vêtement, sa consommation et les pratiques qu'il suscite, fournissent des postes d'observation privilégiés pour saisir certaines facettes de l'exclusion et de l'intégration sociale. Considérées comme des phénomènes superficiels, notamment lorsqu'elles concernent les personnes en situation de précarité, les pratiques de consommation vestimentaire restent relativement ignorées dans les études sur les migrations. Cette recherche contribue à combler cet angle mort. Elle ouvre ainsi une perspective particulière pour la Croix-Rouge française dont deux des activités consistent précisément à (re) distribuer des vêtements et à aider les populations les plus démunies où les migrants sont largement représentés.

### Partenaires de la recherche

Cette recherche a été menée en 2023 avec le soutien de la Croix-Rouge française dans le cadre du programme bénévo'Lab de la Fondation Croix-Rouge française.

### Les objectifs de la recherche

Cette recherche a pour objectif d'accompagner les professionnels et bénévoles du travail social et humanitaire en éclairant les enjeux particuliers de l'activités textile auprès de personnes en situation de précarité ou d'exclusion sociale, notamment les publics migrants. L'un des objectifs est de comprendre les attentes intimes et collectives qu'il peut y avoir autour de l'habit, et particulièrement les enjeux de l'interculturalité, de l'intégration, de la protection ou de la (re)présentation de soi. Cette étude invite à dépasser l'idée réductrice selon laquelle le textile ne serait qu'une « réponse matérielle d'urgence ». Enveloppe corporelle qui protège du froid, de la chaleur, et préserve l'intimité, le vêtement dépasse ses caractéristiques pratiques pour s'inscrire dans divers champs : social, culturel et symbolique. Partenaire du quotidien et compagnon d'exil, il raconte beaucoup de nous et de nos (dé)goûts.

# Comment migrants et personnes en grande précarité choisissent-ils leurs vêtements ?

Le port de vêtements de marque par une personne migrante pourrait être perçu comme la manifestation d'un désir d'« intégration ». Pourtant, l'enquête révèle que la plupart des femmes et des hommes rencontrés qui en arborent s'habillaient déjà de la sorte dans leur pays d'origine. Résultat d'une culture globalisée, ce goût pour la marque se forge via les canaux numériques (réseaux sociaux), culturels et publicitaires, et bénéficie d'une offre différenciée d'habits disponibles à bas coûts dans certaines zones du monde.

Ainsi, l'expérience de l'exil ne semble pas produire de rupture franche dans les façons de se vêtir. On constate plutôt de discrètes inflexions de goûts, de menues adaptations et, surtout, de véritables quêtes des lieux où les vêtements désirés sont accessibles à bas coûts. Si les parcours d'exil s'avèrent décousus, le fil des goûts vestimentaires, lui, reste solide. Ce constat invite à sortir d'une lecture binaire selon laquelle les pratiques vestimentaires ne répondraient qu'à une logique d'assimilation ou, au contraire, ne seraient que la revendication d'une appartenance au groupe ethnoculturel d'origine. Ces pratiques résultent d'arbitrages complexes entre les modèles de beauté, les interdictions culturelles, les exigences de la construction identitaire et les goûts personnels.

## La charge émotionnelle des vêtements « traditionnels »

La recherche souligne aussi le rôle des vêtements dits « traditionnels » dans les parcours d'exil et le quotidien des migrants. Porteur de souvenirs d'un pays, d'une famille ou d'êtres chers, l'habit se prête tout particulièrement aux discours de filiation et aux usages mémoriels. La charge émotionnelle qui se glisse dans ses (re)plis lui confère une portée symbolique forte. Il constitue un lien avec le pays d'origine et les proches restés sur place : un lien que son propriétaire se charge d'alimenter, de conserver et de chérir en dépit de l'usure de sa matière qui, parfois, manifeste la valeur immatérielle de l'objet.

Cette recherche a permis d'esquisser une géographie des lieux de consommation vestimentaire des publics précarisés et d'observer leur dimension sociale. Pour s'habiller, une partie des migrants recherche dans certains quartiers une ambiance et une communauté de partage et de pratiques. Elle y trouve, souvent à des coûts moindres, une offre « spécialisée » de produits et de services qualifiés d'« ethniques » par une certaine littérature. Pour les migrants, ce sont des lieux de ressourcement culturel, où ils peuvent alimenter leur relation avec leur pays en exprimant leurs appartenances (culturelle, ethnique et religieuse), en sociabilisant avec des gens de même origine, en retrouvant une certaine symbolique (les coutumes

et modes d'urbanité) et des produits matériels. Par ailleurs, il est frappant de constater que les boutiques sociales et solidaires de seconde main ne sont que rarement mentionnées par les interlocuteurs lorsque l'enquête se déroule hors des murs de la Croix-Rouge française. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils ne les fréquentent pas. Il existe un biais d'ordre socio-culturel à prendre en considération pour interpréter au mieux cette observation. La fréquentation de ces espaces peut, dans certains cas, être vécue et perçue comme une forme de déclassement social, une pratique dévalorisante – voire honteuse – et ainsi passée sous silence dans le cadre d'un entretien.

## Le poids des conditions de vie

Les quelques expressions d'autocensure remarquées durant l'enquête témoignent de l'importance du rôle des conditions matérielles d'existence dans les choix vestimentaires. Ces situations viennent complexifier les cadres « classiques » de lecture des pratiques de consommation : la nécessité et le goût, évoqués plus tôt. Ainsi, (re)conquérir une forme de dignité par le vêtement ne se limite pas à répondre à ses goûts. C'est aussi parfois mettre la propreté en priorité. Limiter les risques de salissures visibles constitue une stratégie observée dans les pratiques de consommation de certains, afin de maintenir une apparence « normée », et ainsi tenter de passer inaperçu.

Cette recherche empirique amène donc à repenser la théorisation des besoins et à dépasser la pyramide de Maslow, qui établit une hiérarchie universelle à partir des besoins primaires. Elle nous invite à explorer une logique plus complexe d'interconnexions et de priorisation en fonction de trajectoires individuelles.

### Méthodes et sources de données

Cette recherche est le fruit d'une enquête ethnographique qualitative qui consistait en une immersion au long cours, d'une année, sur plusieurs terrains. Réalisée de façon régulière et intensive, cette ethnographie a combiné l'observation participante, la discussion et l'entretien formel. En outre, ce projet a intégré une démarche plus expérimentale, via un dispositif créatif qui consistait à organiser et animer des ateliers autour du textile et des arts visuels.

Par ailleurs, il peut arriver que les pratiques de maintenance des vêtements – à l’articulation entre « soin des choses » et soin des autres – suscite de la satisfaction, parfois-même du plaisir, et nourrit ainsi un sentiment de fierté à se sentir capable d’accomplir quelque chose qui pouvait être redouté.

Pour autant, le lien entre ces pratiques de maintenance et l’estime de soi ne s’avère pas systématiquement positif. En effet, cela peut également avoir un effet inverse et, ainsi, alimenter une insatisfaction, une frustration, voire un manque de confiance en soi : coudre, ravauder, broder, c’est parfois buter, peiner, galérer, se tromper et, finalement, échouer.

### Une enquête participative

Cette recherche s’est réalisée dans un dialogue étroit avec divers acteurs (bénéficiaires, bénévoles et salariés de la Croix-Rouge française, mais également d’autres associations), afin d’identifier des pistes de réflexion et d’action. Elle s’est par ailleurs enrichie d’un dispositif artistique permettant une approche collective et créative du « faire avec » et du « faire ensemble ». Les échanges ont non seulement permis d’enrichir les matériaux empiriques, mais aussi d’affiner les questions de recherche et d’esquisser de nouvelles pistes à explorer. De plus, ce dispositif a été un outil pour concrétiser le parti pris de la recherche : faire droit au désir des personnes en situation de précarité et/ou d’exil.



Atelier créatif autour de la broderie, auprès d’un groupe de jeunes MNA, à Ivry-sur-Seine.

### Les enseignements scientifiques au-delà du cadre de l’étude

En faisant du vêtement une « matière à penser », cette recherche apporte une contribution aux études qui analysent l’expérience quotidienne des situations de précarité et/ou d’exil et restent majoritairement cantonnées à l’observation de l’accès au logement, à la santé et à l’alimentation. (Trouver à) s’habiller constitue une pratique subversive, voire un geste de résistance, pour les exilés dont les existences sont confinées à la (grande) précarité par les contextes juridico-politiques qu’ils traversent dans leurs parcours migratoires. Ces pratiques constituent une manière de « continuer d’être soi » dans des moments où l’on peut être dépossédé de son identité civile, où l’on n’existe plus que comme un corps qui perturbe l’ordre social et où l’on tente de se maintenir à l’abri, voire d’effacer sa présence. La recherche souligne également les difficultés matérielles (trouver où se vêtir, avoir le choix, rester propre, ne pas se faire voler), ainsi que les sentiments de frustration ou d’injustice quand les ressources financières sont limitées.

Ces résultats invitent à complexifier l’analyse des ressorts des pratiques vestimentaires des migrants en sortant d’une lecture binaire entre logique d’assimilation (l’ici) et besoin de filiation et d’expression d’une appartenance à un groupe ethnoculturel d’origine (le là-bas), pour explorer plus avant ce qui se joue dans cet entre-deux. La géographie de centralités marchandes plurielles met en lumière la dimension sociale des espaces urbains où se déploient les activités textiles, au sein desquels circulent les goûts, les désirs, les adresses et s’inventent des formes de partage et de solidarité. Divers répertoires et régimes de valeurs, d’attraits et de désirs entourent les pratiques d’achat, de création et d’habillement. Enfin, l’analyse de la fabrique textile dans ce qu’elle a de manuelle, met en lumière ce que les pratiques de réparation, de personnalisation et de création permettent en matière de (re)construction de soi.

### Les limites des résultats

Cette recherche s’est faite auprès et avec les populations rencontrées sur les terrains abordés, par l’intermédiaire d’acteurs associatifs implantés en contexte francilien. Cela produit un biais dans l’enquête puisque cette recherche résulte de rencontres et d’échanges avec des populations (1) majoritairement originaires du continent africain et (2) orientées et suivies par les structures de l’aide sociale et humanitaire. Il aurait été intéressant et enrichissant, pour l’enquête, d’avoir accès à un public migrant plus hétérogène ainsi qu’à des personnes éloignées des structures associatives.





Des formes et processus de (re)valorisation de soi peuvent naître des pratiques vestimentaires et de l'imaginaire qu'elles charrient. "



- **Emmanuelle Durand**

### Les migrants et les personnes en situation de précarité que vous avez rencontrées sont-ils sensibles au neuf, au vêtement qui n'a jamais été porté ?

E. D. : Lorsqu'il arrive que les bénéficiaires de l'aide vestimentaire aient accès à des textiles neufs, encore étiquetés, au sein de locaux associatifs, cela crée des situations d'expression de joie. Cela témoigne en creux de la place qu'occupe le neuf dans l'échelle de valeur et de prestige.

### Voient-ils dans le vêtement un symbole de réussite ou un cache-misère ?

Le fait de (continuer à) porter des vêtements de marque (originaux ou contrefaits) participe à la construction ou au maintien d'une image d'eux qui leur plaît afin de l'envoyer à leur famille restée au pays, ou de la partager plus largement sur les réseaux sociaux : une image qui peut parfois déformer la réalité de la précarité de leurs conditions d'existence. Se prendre en photo vêtus d'une belle tenue leur permet de ne pas décevoir leurs proches, de ne pas tuer les espoirs mis dans l'expérience de l'exil.

### Avez-vous eu des réactions de leur part sur la mode vestimentaire « faussement pauvre » (jeans artificiellement troués, vestes effrangées aux coutures volontairement non finies) que proposent certaines marques ?

Le textile déchiré ou rafistolé semble aujourd'hui moins signe de pauvreté que symbole revendiqué par certains groupes culturels. Désormais réappropriés par les enseignes multinationales de l'industrie textile, les vêtements artificiellement usés constituent des pièces prisées et convoitées auxquelles les personnes en situation de précarité sont – comme d'autres – sensibles puisqu'ils répondent aux codes vestimentaires et aux esthétiques valorisées.

## Quelles implications pour l'action humanitaire et sociale ?

En complexifiant la lecture des cadres de l'expérience des pratiques vestimentaires en situation de précarité et/ou d'exil, cette recherche invite les acteurs de l'aide humanitaire et sociale à se mettre plus étroitement à l'écoute des histoires dont les individus (bénéficiaires et usagers) habillent les vêtements et du rapport socio-symbolique qu'ils entretiennent avec ces objets du quotidien. Envisager ces pratiques depuis l'échelle de l'intime permet de tenir à distance des idées préconçues qui peuvent entourer la question vestimentaire.

Les résultats ouvrent de nouveaux questionnements, notamment sur la formation à l'interculturalité des bénévoles. Une meilleure prise en compte des référentiels culturels différents entre les bénévoles et les personnes accueillies permettrait une meilleure adéquation de l'accompagnement de la Croix-Rouge française aux besoins des publics primo-arrivants dans les activités d'aide vestimentaire.

Les résultats invitent aussi à explorer les conditions de l'intégration de bénévoles issus de communautés des personnes fréquentant les services d'aide vestimentaire, afin de savoir si cela pourrait engendrer des relations plus horizontales et un meilleur conseil vestimentaire pour les personnes accompagnées.

D'autres pistes de réflexion se dessinent, partiellement en lien avec la spécificité de l'accueil des personnes migrantes sur les activités vestimentaires, dont les suivantes :

- la sensibilisation des bénévoles à la fonction sociale et symbolique des vêtements chez les personnes nouvellement arrivées en France, en développant une approche sensible à partir de portraits
- les bienfaits psychosociaux de la réparation de vêtements, qui peut servir de médium pour raconter son parcours et les épreuves traversées sur la route
- l'acceptabilité de la seconde main, parfois assimilée aux réseaux informels, avec un enjeu de démarcation des services d'aide vestimentaire par rapport aux circuits informels
- le droit au refus du don, qui présente aussi une dimension culturelle, à imaginer pour démystifier le "refus"

La série « Pratiques & Humanités » de la Fondation Croix-Rouge française synthétise les travaux de recherche des chercheurs soutenus par la Fondation. Elle a pour objectif de mettre à disposition des acteurs de l'humanitaire une information scientifique de qualité et concise.

La Fondation Croix-Rouge française est une fondation reconnue d'utilité publique dédiée à la recherche dans les champs de l'action humanitaire et sociale. Elle porte la volonté de la Croix-Rouge française de promouvoir la connaissance scientifique, la réflexion éthique et l'innovation sociale pour faire avancer l'action au service des plus vulnérables.

La Fondation Croix-Rouge française est un membre actif du RC3 (The Red Cross Red Crescent Research Consortium), le consortium de recherche du Mouvement international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge (CICR). Un réseau créé en 2019, qui travaille en collaboration avec les Sociétés nationales, la Fédération internationale et le CICR, dédié à la conduite et à la promotion de recherches en sciences humaines et sociales pour aider à construire des communautés plus sûres, plus résilientes et plus durables sur la base de résultats scientifiques.

Fondation Croix-Rouge française  
21 rue de la Vanne | CS 90070 | 92126 MONTROUGE CEDEX  
+33 1 40 71 16 34 | [www.fondation-croix-rouge.fr](http://www.fondation-croix-rouge.fr)  
[contact@fondation-croix-rouge.fr](mailto:contact@fondation-croix-rouge.fr)